

Monique Fournier-Laurent

L'eau qui tiédit  
brûlera bientôt  
cinq roses rouges





Monique Fournier-Laurent

L'eau qui tiédit brûlera  
bientôt cinq roses rouges

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4370-0

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

## Sommaire

Quand le passé refait surface.....	11
Un seul être vous manque .....	59
Souvenirs, souvenirs.....	79
Chambardement.....	105
La misère des uns pour la fortune des autres.....	121
Nouveau venu .....	151
Plan d'enfer .....	165
Chaos !.....	179
Rayon de soleil .....	201
Tout est possible.....	237



*Merci,  
à Alex et à Jacques qui ont relu  
cet ouvrage et qui m'ont apporté  
leurs très précieuses remarques  
et suggestions.*



## **Avertissement**

*Hors des informations qui ont été publiques, tout est imaginaire : les personnages, leurs métiers et leurs aventures.*



## Quand le passé refait surface

*16 avril 2019.*

Le temps est doux en Bretagne. Arthur repousse un peu ses dossiers, s'enfonce mollement dans le fond du fauteuil et le fait tourner pour regarder par la fenêtre. Il fixe les feuillages des arbres qui s'agitent avec nonchalance, dans un délicat bruissement presque couvert par les pépiements aigus de toutes sortes d'oiseaux qui chantent leur bonheur, se disputent quelques miettes, chahutent comme des gosses. Il entend le ronronnement de l'atelier, le ronflement discret des machines, du feu alimenté en continu par de petits ballots de détritiques recyclés, dont la chute ponctue le son du frottement du tapis qui les achemine, les boîtes qui tombent en sortie de chaîne, les cliquetis des pièces des chariots, et le lourd roulement de ces derniers sur le revêtement rugueux de la cour. Le tout est entrecoupé par les cris des salariés qui s'appellent, et par leurs éclats de rire. « Hé ! Yo, va falloir réapprovisionner en boîtes ! ». « Ok ma jolie, c'est comme si c'était fait ». Ambiance d'un autre temps... Tous ces bruits sympathiques et

chaleureux qui avaient disparu, l'illustration de sa réussite, finissent par se mêler dans sa tête, former un tourbillon dans un bourdonnement de plus en plus sourd... Il s'assoupit. Les odeurs des plats relevés de subtiles épices, qui sont mitonnés dans le laboratoire et qui mijotent dans les fours et sur les plaques, attisent sa faim, qu'éveillé il ne sentait pourtant pas.

Arthur a tout juste 27 ans. C'est un jeune homme châtain aux yeux noirs, de taille et de corpulence moyennes, physiquement « sans signe particulier ». Il est à la tête d'un bureau d'architectes installé à Pérol, petite ville de la Bretagne du Nord. Il est aussi cofondateur d'une conserverie de plats préparés de poissons. Ce sont deux entreprises familiales qui marchent bien.

Il a passé une partie de la matinée à visiter l'usine pour en étudier les aménagements qui permettront de faire face à un nouveau marché. Puis il s'est installé dans une petite salle de réunions pour examiner quelques points de détail.

C'est Hélène qui le réveille en pénétrant bruyamment dans la pièce. Il sursaute.

– Flûte, je crois que je me suis endormi !

– C'est du beau ! Bel exemple !

Il se frotte les yeux, se lève d'un bond en s'écriant.

– Allez, au boulot sacré fainéant ! Heureusement que tu ouvres toujours les portes avec une délicatesse...

– Excuse ma brutalité...

– Non ! Ton ardeur !

– Tu ne crois pas que tu pourrais t'accorder une petite sieste ! Depuis plusieurs semaines, tu n'as pas

pris un jour de repos. Et bien entendu, tu n'as pas déjeuné !

– Par ta faute ! Tu nous décroches des nouveaux marchés, il faut bien que je travaille sur l'agrandissement de l'atelier, et tu me dis de me reposer !

Elle sourit en arborant cet air qui lui sied à ravir. Malgré son humilité naturelle, dans son for intérieur, elle est fière. Sa réussite semble même l'autoriser à afficher un air satisfait. Elle a presque 30 ans. C'est une force de la nature dans une apparence fragile. Son regard rayonne d'intelligence. Elle fait souvent preuve d'esprit d'à-propos, et, ce qui ne gâte rien, elle est gaie comme un pinson. Jamais maquillée, toujours vêtue de façon simple et décontractée, avec beaucoup de goût, elle a une beauté naturelle. Tout cela fait d'elle une personne extrêmement sympathique et attirante.

C'est alors que l'alerte d'un message important et officiel retentit sur le portable multimédia d'Arthur et les interrompt. Quelqu'un du bureau du juge des affaires criminelles de Paris souhaite rencontrer Arthur de toute urgence, au sujet de sa mère.

– Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe encore ? On n'en finira donc jamais... Et pourquoi Paris ?

– Demande leur, tu sauras !

– Je ne saurai rien, ils ne me le diront pas, on va m'imposer d'aller là-bas pour rien du tout... Ce n'est pas la première fois qu'ils me font le coup ! Ils vont m'annoncer qu'ils ont retrouvé un indice, mais que celui-ci les mène dans une impasse. Ou bien, ils vont m'aviser que le dossier est considéré comme

définitivement clos, et que si je veux qu'il reste ouvert, je dois réaliser telles formalités et payer je ne sais quoi ! J'en ai marre...

Cette triste affaire remonte périodiquement à la surface. Arthur a l'habitude. Pourtant, il ne s'y fait pas. Il voudrait tourner la page, mais chaque nouvel épisode ravive la douleur du souvenir de cette visite matinale qui lui a annoncé le drame, et des heures qui ont suivi. Il les repasse en boucle et la cicatrice ne se referme jamais. C'est son talon d'Achille.

...

\*  
\*     \*

### ***10 octobre 2014, à Paris.***

...

A quatre heures du matin, la sonnerie de l'interphone réveille Arthur en sursaut.

– Monsieur Gavares ? Ici c'est Mural, commissaire de police. Je suis envoyé par mon collègue de Pérol. Êtes-vous le fils de madame Alice Morin ?

– Oui ! Mais que se passe-t-il ? Il ne lui est rien arrivé, j'espère ! ?

– Si... Pouvez-vous m'ouvrir s'il vous plait ?

Arthur ne pense même pas à vérifier la carte que lui présente le policier devant la caméra. Il ouvre... Après un rapide bonjour :

– Je dois vous annoncer, j'ai le regret... Il va vous falloir être courageux... La villa de vos grands-

parents a été détruite par un incendie criminel cette nuit.

– Oh mon Dieu ! Et ils sont blessés !?

– Il n’y a pas de... Enfin, je veux dire... Ils ont tous péri... Je suis désolé monsieur Gavares.

– Non... Pas ma mère... Pas mon frère...

– Attendez... Que venez-vous de dire ? Comment ça votre frère ?

Sans l’entendre, Arthur répète dans un gémissement « Non ! Ce n’est pas possible ! Pas eux ! Pas ma mère ! Pas mon frère... »

Le commissaire de police attend quelques secondes pour respecter la douleur qui étreint Arthur. Puis il enchaîne, impatient.

– Votre mère a péri, oui... Mais vous avez parlé de votre frère... Il va falloir m’en dire plus, parce qu’il n’y a pas de trace d’une quatrième personne... Quel âge...

– Deux ans.

Les informations que livre le jeune homme, croisées avec les déclarations des personnes, recueillies sur place, permettent d’orienter l’enquête sur la disparition de l’enfant.

Dans l’horreur du drame, une lueur d’espoir anime Arthur. Mais rapidement, l’accablement devient total quand, après un nouvel échange téléphonique, l’inspecteur lui annonce « le corps de votre frère n’a pas été retrouvé, mais tout laisse penser qu’il est encore dans les débris ».

C’est un peu plus tard qu’Arthur s’inquiète des circonstances du drame. L’inspecteur lui révèle que sa famille a été attaquée par plusieurs individus hier soir.

Des voisins ont entendu des cris et ont donné l'alerte. Ils ont vu des personnes s'enfuir, sans être capables de les identifier ni même de dire combien ils étaient. Les secours n'ont rien pu faire.

Le jour même, la page locale d'Internet titre :

*« Pérol endeuillé. Georges 68 ans, sa femme Mathilde 65 ans, leur fille Alice 42 ans, ont tous péri dans l'incendie criminel de la maison, totalement détruite. Leur petit-fils Max, deux ans, est porté disparu. Mais les enquêteurs sont quasiment certains qu'il se trouvait dans la maison au moment du drame, et que le corps est enfoui dans les débris.*

*Des voix s'élèvent contre la violence aveugle qui croît, conséquence de la misère qui s'étend. D'autres dénoncent la lenteur des secours, de plus en plus fréquemment constatée... »*

Depuis un peu plus d'un an, les entreprises privées de secours et celles d'enquêtes criminelles se multiplient. Certaines d'entre elles proposent des contrats d'intervention. Y recourir peut être couvert par des sociétés d'assurance, pour des sommes non négligeables et dans certaines conditions. Pas question de souscrire un contrat d'assurance pour des secours quand on est de santé précaire ou qu'on a plus de 75 ans. Considérant que cela ressortit au service public fondé sur des principes de solidarité, la mère d'Arthur n'a pas voulu se prêter à ce jeu. En revanche, ses parents ont pensé qu'il était sage d'être protégés. Ils se sont assurés avant d'atteindre l'âge fatidique. Mais dans ce drame, ça ne leur a servi à rien.

Pour la deuxième fois de sa vie, Arthur se sent totalement impuissant. La lourdeur de l'événement le dépasse, l'écrase, l'anéantit. Il ne parvient pas à

trouver la moindre lueur d'espoir, d'optimisme, une raison de réagir. Jusqu'à ce que cette envie de vengeance l'assaille... « Je vais leur faire la peau, à ces criminels » se répète-t-il en serrant les dents et en contractant sa poitrine au point de bloquer sa respiration. Il ne connaissait pas ce sentiment, la violence, un besoin de faire mal pour apaiser sa propre douleur. Il s'en croyait même à l'abri.

Hélène, qu'il a alertée par automatisme, peut-être juste pour être moins seul, l'a rejoint. Elle découvre un autre Arthur. Elle ne reconnaît pas l'homme intelligent, sa force de réactivité, de créativité pour trouver des remèdes pacifiques à tous les maux de la société.

Il est à peine cinq heures lorsqu'ils démarrent pour se rendre sur les lieux du drame...

\*

\* \*

### **... Pérol 16 avril 2019**

Dans la petite salle de réunion de la conserverie, Arthur est anéanti par ce nouveau rebondissement. Il se prend la tête entre les mains, Hélène ne dit rien. Elle sait qu'il faut laisser le temps faire son œuvre. Au bout d'un moment, il se frotte les yeux, renifle quelques petits coups et respire à fond. Elle lui tend un verre d'eau.

– Tu dois appeler, Arthur. Veux-tu que je te connecte ?

– Tu te rends compte du boulot qu’il y a ici ! Tu crois que j’ai du temps à perdre avec leur bureaucratie...

Hélène sait bien que ce n’est pas le manque de temps qui l’ennuie. Il fuit ces rappels du passé. Et pourtant le souvenir le harcèle, tous les jours, toutes les minutes, à chaque instant. Il voudrait éviter d’entendre encore et toujours parler de cette affaire qui lui mine le moral, alors qu’il en parle lui-même si souvent !

« Mais tu ne sais pas de quoi il s’agit, ne râle pas déjà... économise toi, au cas où ce serait nécessaire ! Tiens, voilà, j’ai fait le numéro... », lui dit-elle en lui passant l’appareil.

Son interlocuteur lui assure qu’il a des nouvelles extrêmement importantes que la société d’enquêtes requise par Arthur lui-même, vient de livrer. Il ne peut pas lui donner de détail à distance, la loi le lui interdit. Arthur accepte donc un rendez-vous le lendemain matin, non sans ronchonner.

– Ces règlements sont rétrogrades ! Nous avons des moyens de communication très performants, les nouveaux éléments en votre possession sont le fruit du travail d’enquêteurs que j’ai moi-même payés, et vous m’imposez de faire plus de 1000 kilomètres ! Ça ne tient pas debout !

– Je n’y peux rien, monsieur, j’applique la loi.

Après quelques échanges totalement stériles et le rendez-vous confirmé, les deux hommes se saluent froidement.

– Tu sais bien que ces moyens ne sont pas fiabilisés, des gens peuvent se connecter sur des liaisons réputées confidentielles, intervient Hélène.

– Mais qui va s’intéresser à cette histoire ?

– Tu ignores de quoi il retourne... Pour que les enquêteurs que tu as requis ne puissent pas te donner l’information, il faut que ce soit important !

Elle est persuadée qu’il est incapable de conduire durant 500 kilomètres dans l’état où il est. Elle veut le convaincre de partir par le train ou en avion. Elle examine vite les possibilités de la soirée et les lui indique.

– Je vais te conduire à Rennes, il n’y a pas de temps à perdre.

– Je n’ai pas envie...

– Envie de quoi ?

– De me trouver au milieu d’autres personnes dans l’état où je suis, et puis de ruminer ce soir tout seul...

– Veux-tu que je t’accompagne ? Partons en voiture ! Je conduirai.

– Si tu peux te libérer, j’aimerais bien.

– Bien sûr. C’est toi le patron... Je réserve les chambres pour ce soir à Paris.

...

Alors qu’elle s’affaire, il rentre préparer quelques effets pour ce voyage éclair. Et le voilà reparti dans ses pensées, des souvenirs douloureux qu’il ressasse comme s’il pouvait modifier le cours de cette dramatique histoire...

\*

\*   \*

*... Pérol, 10 octobre 2014.*

Après plus d'une journée d'enquête, de fouille, le corps du petit garçon n'est toujours pas retrouvé. Malgré les dégâts importants, il est difficile de croire que le cadavre d'un enfant de deux ans a pu disparaître.

– Il faut attendre le déblaiement partiel et les prélèvements des experts. Tous les débris calcinés et les cendres susceptibles de contenir des restes de l'enfant sont recueillis et analysés. Mais ça va prendre plusieurs jours, indique un représentant de la police criminelle.

– C'est combien, plusieurs jours ? demande Arthur, l'air anéanti.

– C'est difficile de vous répondre...

Arthur trépigne d'impatience, mais il a le sentiment d'avoir tout son temps, puisqu'il n'attend plus rien, plus personne. Il voudrait avancer, mais c'est le vide qu'il rencontre devant lui. Il voudrait forcer les autorités à agir plus vite, mais pour quoi, pour qui... Il ne sait pas.

Hélène garde la tête plus froide. Une idée lui traverse l'esprit, puis une conviction l'envahit. « Max a pu s'enfuir, ou bien il a pu être enlevé... en tout cas, il n'est certainement pas là, sinon, la police aurait retrouvé quelque chose, un indice » se dit-elle. Elle hésite d'abord à en parler à Arthur, de peur de lui donner un fol espoir, suivi peut-être, non, probablement... d'une grande déception. Puis n'y tenant plus, et vu l'état de son ami, elle se dit qu'un but ne peut pas lui faire de mal. Elle lui confie l'idée qui la harcèle maintenant.

Il se jette sur cette éventualité comme un désespéré le ferait sur un moyen de sauvetage par réflexe de survie.

Ils se rendent sans tarder chez le commissaire de police.

– Vous êtes fou, monsieur. Comment voulez-vous qu’il s’en soit sorti, dans l’état où se trouve la maison ?

– Je ne sais pas, mais je refuse qu’il soit mort. Je veux qu’il soit vivant...

Il dit cela en fixant le policier droit dans les yeux, arrogant et quasi menaçant.

– Pardonnez-moi, mais ça ne suffit pas...

– On peut tout imaginer, y compris un enlèvement lors de l’agression, ajoute Hélène. Il s’est peut-être sauvé avant l’incendie, et...

– Ecoutez mademoiselle, vous ne rendez pas service à votre ami en lui suggérant des idées aussi folles. Nous connaissons notre métier, laissez-nous l’exercer dans la sérénité. Vous n’êtes pas en état de nous conseiller.

Hélène sent que l’argument « vous n’êtes pas de la famille » ne va pas tarder à tomber. Pour ne pas en donner l’occasion à son interlocuteur, elle sort du bureau. Elle traîne dans les couloirs, engage la conversation avec les policiers. Ceux-ci la ménagent, vu le drame que son ami vient de subir. Finalement, l’un d’entre eux lui confie y avoir pensé, ainsi que certains de ses collègues. Il lui promet de veiller à toutes les informations qui pourraient correspondre à l’énigme.

Elle entre dans le bureau du commissaire quand elle entend Arthur crier.

– Non ! Ce n'est pas suffisant. Ouvrez une enquête ! Il a peut-être été enlevé !

– Rien ne nous conduit à cette conclusion et...

– Mais ce n'est pas une conclusion ! C'est une supposition !

Il hurle, ses yeux sont exorbités et il postillonne de colère.

– Nous comprenons votre désarroi, monsieur. Mais...

– Non ! Vous ne pouvez pas comprendre ! Vous ne pouvez pas avoir la prétention de comprendre l'immensité de ma douleur alors que je viens de perdre, dans des conditions atroces, mon frère, ma mère et mes grands-parents ! Vous pouvez m'écouter, m'aider, me supporter, mais vous ne pouvez pas comprendre mon désarroi ! Mettez-vous ça dans le crane.

Il se plie en deux, la tête enfouie entre les mains. Il n'y a plus que le bruit de ses sanglots.

Au bout d'un long moment, il se ressaisit. Alors, le commissaire tente de justifier son refus.

– Vous devez savoir que nous avons des objectifs à atteindre, que cette supposition mobiliserait tous nos moyens et des renforts, avec très peu de chance d'aboutir. Je ne peux donc pas me lancer dans cette voie... Je suis vraiment désolé... Vous pouvez diligenter une enquête dans une société spécialisée, mais en ce qui me concerne, je ne peux rien faire de plus...

Arthur se lève d'un bond et empoigne son interlocuteur par la veste.

– Désolé dites-vous ! Mais vous pouvez l’être, désolé ! On vous demande un boulot minable !

Hélène retient son ami en le prenant par les épaules et en le suppliant « Arrête Arthur ! Il n’y est pour rien ! »

Des policiers se précipitent. L’inspecteur, pris à partie, leur fait signe de ne pas intervenir. Arthur se calme.

– Je sais ce que vous pensez. Je le pense aussi. Si je me révolte, je perds mon boulot... Je suis vraiment désolé, oui ! C’est trop difficile.

– Non ! Sénèque<sup>1</sup> vous aurait dit que « ce n’est pas parce que c’est difficile que vous n’osez pas, mais c’est parce que vous n’osez pas que c’est difficile ».

– Qui ?

– Laissez tomber lui chuchote Hélène en entraînant son ami vers la porte.

Arthur et Hélène quittent le commissariat. Il est dix-huit heures. Ils décident de se rendre chez le Maire pour tenter d’obtenir son aide.

Celui-ci les accueille avec sollicitude. Ils lui font part de leur conviction ou tout simplement de leur espoir, de la réaction de la police, et lui demandent de faire un appel aux habitants pour une grande recherche aux alentours. D’abord hésitant, le Maire finit pas leur accorder son appui.

– Demain, nous ferons appel aux bonnes volontés.

---

<sup>1</sup> *Ce n’est pas parce que les choses sont difficiles que nous n’osons pas, c’est parce que nous n’osons pas qu’elles sont difficiles.* De Sénèque, philosophe de l’école stoïcienne, dramaturge et homme d’État romain du I<sup>er</sup> siècle de l’ère chrétienne.

– Non, pas demain ! Il est peut-être en vie quelque part... s'insurge Arthur.

– Là, tout près ! Il n'est pas vêtu pour passer une deuxième nuit dehors, il n'a probablement rien bu ni mangé depuis hier soir... ajoute Hélène.

– Mais comment voulez-vous que je réunisse du monde ce soir et que j'organise ça ? Il faudrait que la police soit dans le coup ! Et elle a refusé de lancer une telle opération. Les temps ont changé, elle n'a plus les moyens !

– Et bien, demandons-lui de l'organiser bénévolement !

– Vous plaisantez ?

– Non ! Le commissaire se rend bien compte de l'absurdité de la décision qu'il est obligé de prendre. Il nous l'a dit. Mais ça n'a de toute façon pas d'importance ! Passez le message aux habitants, on s'occupe du reste. On va y arriver !

Les yeux d'Arthur pétillent. Hélène ne sait pas ce qu'il adviendra en cas d'échec, mais pour l'instant, elle trouve finalement que le projet le sort d'une bien mauvaise passe.

Installés à la mairie, ils commencent à échafauder un plan fait de bric et de broc, parce que les uns ne connaissent personne et sont exténués, et que l'autre n'y croit pas ! Le Maire appelle à l'aide. Les premiers volontaires partent faire du porte à porte et demandent aux habitants de faire fonctionner le bouche à oreille.

En moins d'une heure, cinquante personnes sont au rendez-vous.

Il est à peine vingt heures quand une voiture se gare devant la mairie. Cinq collègues bénévoles de l'association où travaille Arthur en sortent. C'est

Hélène qui a appelé le président de l'association dans l'après-midi, pour venir les aider à... elle ne savait alors pas bien à quoi... Une intuition... Ils sont partis immédiatement, sans se poser de question, et ils ont roulé bon train.

« Mon Dieu ! Ils sont fous... », murmure le Maire.

A ce moment, le commissaire de police arrive à la mairie. Voyant la mobilisation que les deux jeunes ont réussi à obtenir, il prend les rênes pour une battue nocturne, après avoir appelé son équipe en renfort, en tant que bénévoles...

Près de trente kilomètres carrés sont quadrillés en secteurs que les groupes se répartissent.

Les fossés, les abris, les granges, les bois, les mares, tout le territoire est méticuleusement fouillé. Les cœurs battent, chacun voudrait avoir l'immense bonheur de retrouver le petit garçon. Chaque fois que quelqu'un scrute un bosquet, il a l'impression d'apercevoir quelque chose ou t'entendre respirer, de percevoir un murmure, un gémissement. On entend quasiment en continu « Max ! ». Les faisceaux lumineux des torches balaient l'espace au ras du sol, en permanence. Le plus difficile est pour le groupe chargé de sonder l'étang. Ce sont bien les seuls qui prient pour ne rien trouver... Il n'est ni grand, ni profond, et plusieurs personnes n'hésitent pas à y pénétrer, se mouillant jusqu'aux genoux. Elles avancent avec minutie, en prospectant devant elles à l'aide d'un long bâton.

A quatre heures, tout le monde est rappelé... On a retrouvé un petit garçon caché dans une grange désaffectée. Il était réchauffé par un chien contre lequel il dormait. Un médecin est vite sur place pour

l'examiner. Une ambulance l'emmène directement à l'hôpital, situé à une centaine de kilomètres.

Arthur et Hélène, qui ont bien reconnu la description de Max, sont conduits dans cet hôpital. Quand Arthur aperçoit son frère, il sent le sol se dérober sous ses jambes, la tête lui tourne, sa vue se trouble, il s'effondre. L'enfant et Arthur sont mis en observation. Le premier est affamé, déshydraté et il souffre d'hypothermie. Le second est exténué et bouleversé.

Le lendemain, le parquet décide d'interroger le petit, Arthur tente de s'y opposer. « Nous essaierons de savoir plus tard ! Il est hors de question que vous le terrorisiez pour connaître ce qui ne vous intéressait pas, il y a encore quelques heures. Si je veux savoir, je diligenterai une enquête auprès d'une société privée ! ». Ses nouveaux alliés policiers rient sous cape...

Mais les protestations d'Arthur sont rejetées d'un revers de la main, et le garçonnet est interrogé sur les conditions dans lesquelles il a quitté la maison et s'est retrouvé dans la grange. Il reste muet comme une carpe, ce qui est mis sur le compte de son jeune âge et de son traumatisme. On en conclut que les agresseurs l'ont d'abord enlevé et qu'ils l'ont ensuite libéré. Avec le psychologue, on décide de l'interroger plus tard pour confirmer cette thèse.

...

\*

\*      \*

... *Pérol, 16 avril 2019*

Il est l'heure de prendre la route, Arthur est repassé à son bureau pour régler quelques affaires. Hélène, qui sait qu'il n'a pas pris le temps d'avalier quoi que ce soit depuis ce matin, lui apporte quelques biscuits et un rafraîchissement.

Elle prend le volant. Dans la voiture, Arthur est renfrogné. Elle se doute qu'à cet instant, il est prisonnier de ses souvenirs. Parce que le seul moyen de le soulager un peu est de l'aider à en parler, elle l'invite à lui faire partager ses pensées. Elle prête une grande attention à tous les mots, complète même parfois son récit et fait preuve de beaucoup de compréhension lorsque son émotion le dépasse.

– Je n'étais pas facile... c'était marrant quand Raphaël me racontait comment ça s'était passé entre lui et ma mère... Il voulait me faire accepter son attitude en m'expliquant comment lui-même avait réagi. Je comprenais qu'il était mon allié. Pauvre Maman...

– Elle rêvait que tu aies une « très bonne situation »... Normal pour quelqu'un qui a profité de la fin des trente glorieuses durant son enfance.

– Dommage qu'elle ne puisse pas connaître ce que nous avons réussi à entreprendre... J'ai dû la décevoir... Là, elle serait fière...

– Sûrement ! Mais je sais qu'elle était déjà très fière, y compris à l'époque où elle se faisait du sang d'encre pour toi !

– Tu es gentille de vouloir me reconforter, mais comment peux-tu savoir cela ?

– Je te rappelle que j’ai été sa confidente avant même de devenir son amie ! Et là où elle est, je suis sûre qu’elle est fière de toi...

Elle s’arrête parce que l’émotion lui serre également la gorge et brouille ses yeux.

De longs silences succèdent à la narration des souvenirs. Comme si chacun d’eux prenait le temps de savourer le moment évoqué ou d’éponger la tristesse d’un souvenir ou d’une période révolue.

Arthur reprend, en serrant les dents.

– Si elle était là aujourd’hui, elle se lancerait dans une lutte acharnée contre toutes ces inepties « économique-financières » qui ont fabriqué une société de gens qui galèrent tellement, qu’ils constituent de la graine de révolutionnaires, d’extrémistes, voire de bandits...

Hélène sent qu’il veut encore en découdre, moins avec les assassins de sa mère et de ses grands-parents, qu’avec « les salauds qui sont à l’origine de ces crimes » selon ses propres termes... Ce sont des relents de la lutte menée durant ses plus jeunes années. Elle tempère.

– Une société en reconstruction quand même...

– Espérons... Et accrochons-nous pour qu’elle soit fondée sur des valeurs humaines.

Sa voix s’élève au fur et à mesure que sa hargne croît. Hélène ne tente pas de le calmer. Elle sait que ces émotions violentes lui sont salutaires, car elles apaisent un peu son immense douleur. Elle préfère sa colère à son chagrin, alors elle entretient cette conversation.

Ils avalent ainsi des kilomètres qui séparent leur petite ville bretonne de Paris.

– Qu'est-ce qu'ils peuvent bien avoir à m'apprendre de plus ?

– Dans quelques heures, tu seras fixé. Tu penses sans cesse à elle, tu aimes qu'on évoque des souvenirs. Alors pourquoi donc te contraries-tu ainsi quand quelqu'un d'étranger t'en parle ?

– Je ne sais pas... Elle me manque tellement... Même quand nos relations n'étaient pas très faciles, c'était une douce époque... Grâce à Raphaël aussi. Il était un peu mon beau-père, beaucoup mon ami. Je me souviens de ces soirées que nous passions, lui et moi, peu de temps avant son départ... Je lui en ai fait voir, à lui aussi !

...

\*

\*   \*  
\*   \*

### ***... Paris, mai 2011.***

Quand le réveil sonne ce matin, Raphaël a la gueule de bois. C'est moins l'alcool qu'il a bu hier soir que la conversation qu'il a eue avec Arthur, qui en est la cause. Certes, ce n'est pas son fils, il n'en est donc pas responsable. Mais quand même, il a de la tendresse pour ce jeune homme. Et puis, il est flatté qu'il lui confie ses états d'âme, même s'il prend un peu trop souvent son entreprise comme cible pour illustrer ses critiques.

Raphaël a 40 ans. Il est ingénieur chimiste, avec une solide spécialisation en mécano-chimie et

travaille dans une compagnie pétrolière. Arthur lui dit souvent : « tu es dans ta bulle, tu ne vois que ta partie, tu devrais t'intéresser au rôle de ta compagnie en Afrique, au peu de cas qu'elle fait du développement du pays, à la manière dont elle contribue à fixer finalement les prix des matières premières en France, nécessaires à tous, y compris aux plus pauvres, à ses luttes d'influence pour que le gouvernement se désengage de son rôle de régulateur... ». Alors, Raphaël explique calmement au jeune homme que les prix sont plutôt gonflés par les taxes d'Etat, et que sa firme finance des installations publiques de toutes natures, écoles, cabinets médicaux, cliniques, puits... « Jamais les Africains ne bénéficieraient de tout cela sans nous ! » lui affirme-t-il souvent.

Mais en fait, il entend maintenant le discours que sa direction lui assène, avec beaucoup de suspicion. Il a pris conscience qu'il l'avait longtemps avalé tout de go, tellement le croire était confortable. Il reste néanmoins très loyal à l'égard de son groupe, probablement plus par intérêt que par fidélité. Comme il n'est pas question d'abonder dans le sens d'Arthur, les attaques du jeune homme, d'autant plus virulentes, lui semblent injustes.

Hier, ils ont passé la soirée ensemble, et quasiment toute la discussion a porté sur « un pouvoir qui fait fi de la transformation du capitalisme en dictature du fric ». « Tu deviens paranoïaque ! » avait finalement lancé Raphaël, un peu saoulé par les discours révolutionnaires d'Arthur.

« Bon, allez, bouge-toi, faut aller au boulot ! » se dit Raphaël. Et sur ces bonnes paroles, il passe sous la douche.

Il habite un confortable appartement, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement et travaille à la Défense. Son amie, Alice, 39 ans, la mère d'Arthur, réside dans le 8<sup>e</sup> arrondissement. Elle prétend qu'à la simple vue du périphérique, elle est perdue. En dehors de Paris, point de salut. Ce qui ne l'empêche pas d'atteindre fréquemment un aéroport, pour s'engouffrer dans un avion et s'évader vers d'autres horizons sauvages ou pauvres... Il faut dire que là-bas, des gens ont réussi à reconstruire l'ambiance d'une civilisation la plus sophistiquée, afin de permettre à des personnes aisées de vivre leur paradoxe. Elle apprécie aussi de s'évader de temps en temps en Bretagne où demeurent ses parents. Ils permettent à leur fille unique de vivre largement et au dessus de ses propres moyens. Depuis qu'Alice et Raphaël se sont rencontrés, ça fera bientôt cinq ans, habiter ensemble n'a jamais vraiment été à l'ordre du jour. S'il paraît s'être calmé depuis qu'il la connaît, Raphaël était un dragueur invétéré. Alice le sait. Divorcée depuis près de treize ans, elle a eu quelques amants sans jamais pouvoir imaginer partager tous les moments de la vie avec l'un d'entre eux. Elle est devenue une inconditionnelle de la liberté. Diplômée d'une grande école commerciale, elle est responsable du marketing et des ventes dans une grande entreprise encore publique. Son statut privilégié ne l'empêche pas de seriner tous ceux qui veulent bien l'écouter avec de grandes idées libérales, et d'affirmer que « tant que la sécurité de l'emploi existera et tant que le marché ne sera pas complètement ouvert à la concurrence internationale, les salariés seront conservateurs et freineront le progrès ». Parfois, Raphaël lui fait doucement remarquer qu'elle n'a pas toute la légitimité pour soutenir ces thèses. Mais il sait

bien qu'il ne faut pas trop la provoquer sur ce sujet, au risque de la mettre dans une colère difficile à supporter. Arthur, lui, ne prend pas de gants pour l'adjurer d'accepter de voir les secousses que le monde du travail subit, et de réfléchir aux conditions dans lesquelles s'exerce la concurrence.

Arthur est aussi le fils d'un père qui s'en est toujours totalement désintéressé, et dont les seules nouvelles consistent en des virements mensuels pour lui permettre de suivre confortablement ses études. « Toujours ça de pris ! » dit parfois le jeune homme, sans que personne ne sache bien ce qu'il cache derrière cette apparente distance. Il assure ne pas avoir un soupçon de sentiment pour lui. Il avait cinq ans lorsque ses parents se sont séparés et il connaissait à peine son géniteur. Il sait infiniment gré à sa mère de l'avoir élevé sans jamais se plaindre de l'attitude de son père, ni jamais l'avoir dénigré. Il reconnaît que la patience n'est vraiment pas une de ses qualités, mais il l'admire parce qu'elle est bossueuse et indépendante. Il lui est reconnaissant d'avoir su prendre le temps de s'assurer que sa scolarité se déroulait correctement jusqu'à ce qu'il croise courage et volonté.

Aujourd'hui, il prépare un diplôme d'architecte dans une école supérieure côtée.

Après douche et café fort, Raphaël saute dans la voiture, prêt à affronter les bouchons pour se rendre au bureau. Il pense à la réunion de dix heures. Il n'a pas bien préparé certains points avec le contrôleur de gestion. « Flûte, pourvu que ça se passe bien... Fait chier Arthur, avec ses histoires ridicules, auxquelles je ne peux rien ! Comment je vais justifier ce foutu

résultat, en deçà de l'objectif... ». Il sait que les chiffres ne sont pas inquiétants, mais son patron ne laisse jamais rien passer sans titiller le responsable, persuadé qu'ainsi ce dernier fera une fixation sur le résultat suivant. Il est plongé dans l'anticipation tardive de ce tête à tête quand la sonnerie de son portable l'en sort brutalement.

– Bonjour chéri, c'est moi...

... « Moi », c'est Alice. Car « moi » est tellement unique et reconnaissable que ça suffit pour se présenter...

– Dis, je suis très inquiète, Arthur n'est pas encore rentré cette nuit. Mais cette fois, son portable est sur répondeur et il ne me rappelle pas malgré mes nombreux messages. J'ai pensé que tu savais peut-être quelque chose... ne deviez-vous pas manger ensemble hier soir ?

– Si ! Il est parti très tard. Il n'était pas loin de minuit. D'ailleurs, je n'ai du coup pas eu le temps de préparer ma réunion...

– Oui, bon d'accord ! Je ne t'appelle pas pour que tu me parles de ta réunion. Je te dis qu'il n'est pas rentré. Je m'inquiète. Où peut-il avoir dormi ? Je ne sais pas quoi faire. Et je dois absolument partir, parce que j'ai un rendez-vous très important avec des resp...

– M'as-tu appelé pour me parler de ton rendez-vous ou de ton fils ?

Silence...

– Pardon ! Je ne voulais pas être désagréable. Je crois qu'il est reparti par le métro. Tu as appelé son père ?

– As-tu d'autres questions de ce type ? Son père est tout juste capable de lui faire des virements bancaires, parce que ça ne lui fait ni chaud ni froid sur son propre niveau de vie. Pour le reste, il n'a aucune envie de s'embarrasser d'un gamin...

– Un jeune homme quand même !

– Oui, mais quelqu'un à qui il faut penser. Ce n'est pas son genre ! Et n'imaginant pas Arthur le contacter, je ne vois pas pourquoi il serait au courant de quoi que ce soit qui le concerne. Je devrais peut-être prévenir la police.

– C'est un grand garçon ! Il a peut-être été chez une copine avec qui il a passé la nuit... Attends, j'y pense, son portable était déchargé hier soir. Il n'arrêterait pas de couiner. Je lui ai demandé de l'arrêter parce qu'entendre ces petites choses crier famine pendant le repas, ça me coupe l'appétit. Patiente un peu ! Tu le vois toujours comme un petit qu'il faut surveiller. Or il sait mener sa barque ! Allez, courage ! On fait le point tout à l'heure. On se rappelle à midi.

...

Pendant leur réunion respective, Alice et Raphaël mettent leur téléphone en mode vibreur pour ne pas louper une nouvelle.

Ce jour là, le sujet « réunion » perd brutalement de son importance, aux yeux des deux amants. Les aspects « mise en scène », « exercice convenu » confortant un rôle à certains membres de leur société, leur apparaissent évidents, sans qu'ils aient échangé un seul mot sur le sujet. Raphaël n'accorde subitement plus la même importance à l'impréparation de son

échange. Il affirme avec un aplomb totalement inhabituel :

– Non ! Je ne peux pas vous expliquer les raisons de ce mauvais résultat. Et quand bien même je pourrais le faire, cela vous donnerait-il la capacité de rattraper les choses ? Sûrement pas ! J’ai donc considéré qu’en rendre compte vous ferait gaspiller du temps, puisque ça ne vous servirait à rien et que ça mobiliserait de précieuses minutes durant lesquelles je ferais mieux d’être opérationnel. En revanche, il me semble utile de vous livrer le chiffre que je vise pour la prochaine étape, et de vous expliquer comment je le calcule. Si vous le trouvez insuffisant, sachez que je serai dans la même situation qu’aujourd’hui à notre prochaine rencontre.

– D’accord ! Si vous êtes certain de votre chiffre, je compte dessus... répond le patron, un peu pris de court...

Quant à Alice, elle considère maintenant sa réunion comme le fruit d’une bureaucratie qui a besoin de justifier son existence. Elle n’en comprend plus le sens. Plus exactement, elle prend conscience qu’elle ne connaît pas le but des heures qu’elle risque de perdre. Alors, elle interpelle le commanditaire et animateur de la rencontre, un consultant externe :

– Pardonnez-moi, je crois que nous serions plus performants si vous rappeliez ce que vous voulez obtenir... Les objectifs, quoi !

Quelques paires d’yeux étonnés la fixent pendant qu’elle semble se demander elle-même où elle s’est embarquée avec aplomb.

– Euh... Il me semble que c’est clair pour tout le monde !

L'homme apostrophé est visiblement pris au dépourvu.

– Pas pour moi ! Désolée ! Mais si c'est clair, je devrais être capable de comprendre rapidement. Alors, dites-moi vite ! J'ai un impératif à onze heures trente. J'ai pensé qu'une réunion de ce type, menée efficacement, ne pouvait pas durer plus d'une heure... Et je connais votre rigueur... rajoute-t-elle, avec ironie, à l'endroit de l'animateur.

« Jamais réunion ne s'est déroulée aussi rapidement ! C'est probablement le seul progrès, car elle n'a pas présenté plus d'intérêt que la majorité des précédentes, mais, cette fois, personne ne cherchant à jouer les prolongations, le coût a été très nettement diminué ! », dira-t-elle plus tard en racontant son exploit.

Bref, à onze heures trente, chacun des deux amoureux adresse un message à l'autre pour lui dire qu'il est libre.

C'est alors que l'assistante d'Alice interpelle cette dernière.

– Madame, votre fils vient d'appeler. Il vous fait dire de ne pas vous inquiéter, que tout va bien, son téléphone ne fonctionne plus, il passera chez vous ce soir et...

– Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas passé ?

– Vous étiez en réunion et... il n'a pas voulu que je vous dérange, il...

– D'où appelait-il ?

– Je n'en sais rien Madame... Y a-t-il quelque chose de grave ? Aurais-je dû...

– Non, non. Merci. Tout va bien... Enfin, s'il rappelle, surtout, dites-lui que je veux absolument lui parler.

Un peu rassurée, Alice prévient Raphaël et ils conviennent qu'ils n'ont pas grand-chose d'autre à faire que patienter.

...

Le soir, quand Arthur revient enfin, il a l'air fatigué mais serein. Alice l'assaille de questions, Raphaël l'interrompt.

– Tu n'as pas de compte à rendre. Nous allons dîner quelque part et tu parleras de ce qui te tracasse, quand tu le voudras et si tu le veux.

– Tu es bien gentil, intervient Alice, mais je voudrais quand même savoir ce que « mon » fils...

– Alice...

– OK, mais je préfère dîner ici, interrompt Arthur.

– Il n'y a rien à manger, se lamente sa mère.

– Il y a bien un morceau de pain, un bout de fromage, ce sera très bien.

Finalement, c'est attablé devant un plat de riz au beurre et une boîte de thon qu'Arthur se lance.

– Vous voulez vraiment savoir ce que je fabrique quand je ne rentre pas ? Eh bien voilà. Ça fait quelques mois que je me suis engagé dans une association d'aide aux plus démunis, et j'y passe pas mal de temps. Cette association part du principe que la plus grande misère, c'est la solitude. Parce qu'elle ne permet pas de parler et donc d'entretenir sa capacité de réagir, de confier ses difficultés pour trouver des appuis et entreprendre des démarches. Ceux que j'aide m'ont

ouvert les yeux, ils m'ont beaucoup appris sur ce que peut être l'existence quand la vie ne sourit pas. Alors, il y a trois semaines, avec quelques collègues, nous avons décidé de faire un groupe de réflexion et de propositions vers les politiques... Nous nous réunissons surtout le soir chez l'un ou chez l'autre. Du coup, j'y suis resté plusieurs fois la nuit. Et hier soir, j'avais rendez-vous avec un pote...

– Mais tu es complètement dingue Arthur ! As-tu seulement songé à tes études ? Quel besoin as-tu donc pour aller t'occuper de...

Arthur fusille sa mère du regard et l'interrompt sèchement, comme elle vient de le faire elle-même.

– Je vais te raconter une histoire. Il était une fois des salariés, Alice et Raphaël, besogneux, avec une bonne place, bref, heureux de leur sort. Parce qu'ils étaient bosseurs, ils progressaient et leur rémunération croissait. Ils n'avaient aucun problème, ne sentaient pas les effets d'une crise prétendue économique, mais constituée en réalité des conséquences de la folie de financiers, de leur industrie de la spéculation. Et ils jouissaient de la vie, enfin le croyaient-ils...

Il s'arrête un moment pour avaler quelques cuillères de riz, gloutonnement comme s'il n'avait rien mangé depuis la veille. Alice en profite, malgré le regard désapprobateur de Raphaël :

– Veux-tu nous reprocher notre train de vie ?

– Mais pas du tout. Allez, je la refais. Il était une fois des salariés, Aurélie et Richard... taratata... Ils faisaient même des économies car ils n'avaient pas le temps de dépenser ce qu'ils gagnaient, tellement ils bossaient. Ils étaient très réceptifs à ceux qui s'exclamaient souvent : « Ah ! Elle est quand même

pas mal la vie, avec tous les progrès techniques et les indéniables avancées sociales qui facilitent les contraintes quotidiennes. De notre temps... »

Alice et Raphaël tentent de deviner où il veut en venir. Ils échangent des regards interrogatifs.

– « ... Nous n'en sommes plus, à notre époque, au dur labeur qu'ont connu nos aînés. Les enfants et les personnes faibles sont protégés. Il y a des aides de toutes sortes. Alors on n'a pas le droit de se plaindre ! Maintenant, tout le monde réclame et attend que ça vienne tout seul ! Ceux qui veulent bosser, ils en trouvent du boulot ! Je n'ai pas envie de payer pour les fainéants ».

Silence...

– Vous ne dites rien !

Silence...

– Me croyez-vous fou ?

– Non pas du tout !

Raphaël est intervenu pour sauver la mise à Alice, abasourdie par les propos de son fils.

Alors, Arthur reprend.

– Mais au beau milieu de ces remarques réconfortantes et sans concession envers son prochain, Aurélie dit à Richard : « ce sont nos propres enfants qui sont devenus ainsi, qu'est-ce que ça signifie ? »

Silence...

– Vous en pensez quoi, vous ?

Alice se risque alors.

– Ben... En fait, je ne comprends pas grand-chose... tu nous livres un message en nous racontant des banalités assez déconcertantes...

– Des banalités ! Je ne te le fais pas dire ! C'en est banal, tellement c'est courant !

– Bon, ça suffit Arthur ! Dis-nous où tu veux en venir !

– Mouais... M'étonne pas, murmure Arthur, la moue dédaigneuse.

Il avale quelques bouchées. Et il poursuit, devant les yeux ébahis des deux autres.

– Et force est de constater que des ingénieurs, en recherche de fortune, ont trouvé tous les terrains de marketing : jeux vidéo qui développent l'addiction à une existence virtuelle, gadgets de toutes sortes qui rivalisent d'inutilité mais qui, grâce à des publicités bien ciblées sur les jeunes esprits, leur deviennent indispensables sauf à être disqualifiés par les copains, voyages en tous genres qui bafouent les écosystèmes pour le plaisir de quelques personnes aisées durant quelques heures, jeux télévisés de hasard qui font croire que gagner ne se mérite pas, ou de télé-réalité utilisant de pauvres esprits qui rêvent d'être célèbres... Ils se concurrencent par voie de publicité. Comptez donc la dose de publicité que vous avez sur tous les types de supports, achetés ou subis ! Sur des journaux qui en sont couverts à plus de cinquante pour cent au détriment des informations que vous avez cru acheter... On peut même se demander, mais peut-être avec un soupçon de délire, si des politiques et tous ceux qui ont intérêt à ce que le peuple ne réfléchisse pas trop, n'organisent pas ou ne promeuvent pas ces moyens, inhibant ainsi les capacités de réflexion !

Alice est assommée.

– Mais enfin Arthur, n'es-tu pas heureux ?

– Merde... Mais ce n'est pas possible ! Ne comprends-tu donc rien ? Vas-tu continuer à te laisser bercer encore longtemps par ton confort indécent ? Alors que ça va être l'affolement pour tant d'autres personnes aujourd'hui bernées par de l'artifice, du superficiel ! Alors que c'est déjà la misère pour bon nombre d'individus ! Quand la crise a éclaté au grand jour, le gouvernement a annoncé « pas de panique, les banques françaises sont saines ». Mais très rapidement, celles-ci se sont révélées contaminées. Les Etats européens ont volé au secours des établissements bancaires et se sont engagés dans des plans de relance, accentuant ainsi leur dette. Cette crise a fait dégringoler un tas d'entreprises, laissant sur le carreau quantité de salariés, ne remplissant plus les caisses de l'Etat, augmentant le coût des aides sociales et donc, accroissant encore la dette de l'Etat. Et aujourd'hui, on assiste, passivement, à la régression sociale pour diminuer cette dette...

Silence... Et Arthur reprend, avec un ton solennel et en fixant sa mère.

– Tu exagères ! Vas-tu me dire. Dans son discours de Toulon, le Président avait annoncé que la crise n'était pas finie, que ses conséquences seraient durables, que la France était trop engagée dans l'économie mondiale pour que l'on puisse penser un instant qu'elle pourrait être à l'abri des événements qui étaient en train de bouleverser le monde... que la crise aurait des conséquences sur la croissance, sur le chômage, sur le pouvoir d'achat... Et ça vous suffit ! Il l'a dit, donc l'honneur est sauf. Pour vous, tout va bien !

– Mais qu'est-ce qui te prend ? Te rends-tu compte que si je...

Raphaël pressent l'escalade.

– Bon ! Ne nous énervons pas ! On peut avoir des idées différentes, en débattre avec vigueur, chacun peut essayer de convaincre les autres, on peut ne pas se comprendre sans pour autant se fâcher.

C'est ainsi qu'il tente de calmer un peu le jeu, en pensant que la soirée d'hier n'était que le prélude à quelques moments autrement plus difficiles. Il va ouvrir une bouteille de vin pour accompagner les quelques morceaux de fromage qui restent, et il enchaîne.

– C'est vrai que nous considérons que les gens se plaignent facilement, qu'il n'est pas idiot de défendre les intérêts de ceux qui se lèvent tôt pour aller travailler, que nombre de jeunes n'ayant plus le goût de l'effort, on peut craindre le pire pour l'économie française, même si d'autres fléaux se chargent de lui faire la peau beaucoup plus efficacement...

– Avec leur exigence, certains salariés condamnent parfois leur propre entreprise ! Après ils s'étonnent qu'elle soit délocalisée...

Alice n'a pas pu s'empêcher de réactiver la polémique. Arthur reprend, sans lever le nez.

– C'est vrai quand même ! D'ailleurs, les habitants de certains pays n'en demandent pas tant et sont bien heureux que des patrons, sûrement frappés par leur malheur, délocalisent les emplois afin d'améliorer leur condition de vie ! Mais ne vous posez surtout pas de questions dérangeantes, ça vous ferait mal au confort ! Ainsi bercés, les mieux lotis, comme Aurélie et Richard, mais peut-être aussi comme Alice et Raphaël, peuvent rester indifférents devant la pauvreté !

Alice maugrée.

– Mais arrête de nous attaquer constamment !

– Tu as raison ! De quoi puis-je me plaindre ? Il y a franchement plus malheureux que moi ! C'est précisément ça que je voudrais que vous voyiez ! Parce que moi, ça m'empêche de dormir ! Et c'est vrai que je voudrais que les gens heureux de n'avoir jamais eu à compter pour vivre largement, soient de moins en moins heureux de voir tant de gens devenir franchement malheureux. C'est vrai que je voudrais, parfois même, qu'un vent de révolte souffle dans les bronches d'Aurélié et de Richard... Et si possible, dans celles d'Alice et de Raphaël. Parce que la température de l'eau dans laquelle nous baignons monte tout doucement ! Quand vous la trouverez trop chaude, il sera trop tard ! Vous ne vous rendez pas compte que nous allons être ébouillantés !

Alice préfère s'éloigner quelques instants, prétextant une pause pipi. Raphaël en profite pour poser une question. Il se sait capable de battre en retraite si Arthur réagit mal. Alors que si Alice est présente, ce peut être un séisme.

– Qu'est-ce qui t'a conduit à t'engager dans cette association, à lancer ton groupe de travail ? As-tu envie d'en parler ?

– Attends ! Réfléchis un peu à la situation. Car oui, il faut avouer que nous ne réfléchissons pas beaucoup. Des jeunes sont anesthésiés avec les publicités vantant le prestige des marques. Des gamins sont abreuvés de films où la violence règne, verbale ou physique, de jeux vidéo de conquête, où il faut tuer et détruire sinon on est tué, et ils aliènent leurs capacités cérébrales, ils s'enferment dans des

mondes virtuels. Des gamins n'ont même pas besoin de savoir lire, écrire et compter pour dérouler tranquillement leur scolarité jusqu'à 16 ans. Des étudiants s'enferment dans des modèles qui assoupissent leur faculté de jugement ou les conditionnent dans une position de contestataires. Des adultes, limités aux discours politiques incomplets et démagogiques, perdent une partie de leur capacité d'étonnement ! Et pendant ce temps, la société change d'identité, de repères, de valeurs ! Des alertes, nous en recevons pourtant et sans cesse ! Les désastres écologiques, les tricheries financières de gros bonnets qui coûtent de l'argent à la collectivité, leur place aux salariés, voire le sacrifice de populations faibles, empoisonnées par exemple par des aliments mis sur le marché malgré leur nocivité par des personnes avides de fortune... Peu de jours sans qu'une information terrible ne nous parvienne. Faute de temps, nous ne l'approfondissons pas, nous l'oublions. Elle nous revient vaguement à l'esprit quand une nouvelle nous y fait penser. Nous sommes alertés de manière homéopathique ! Même cette foutue crise ne nous a pas servi de leçon ! Et si nous ne nous donnons pas la peine et le temps de réfléchir, de mémoriser... on ne voit pas la catastrophe qui arrive, surtout quand on a encore suffisamment de ressources pour vivre confortablement ! Cette catastrophe est pourtant bien annoncée par les faits actuels !

Il se tait, la tête baissée entre les mains, essoufflé, fatigué. Raphaël aperçoit Alice qui revient et qui le regarde, interrogative. Il lui fait signe de s'éloigner, elle s'exécute.

Arthur reprend, d'un ton sombre.

– Cette nuit, en repartant de chez toi, j'ai rencontré un pauvre bougre, dans le coin de la gare Saint-Lazare. Il caillait. J'ai voulu le réconforter un peu, juste en lui parlant pour lui montrer de la considération. Tu sais qui était ce type ?

– Non, bien sûr ! Mais je suis certain que tu as bien fait de discuter avec lui. Alors, raconte !

– Paul, 35 ans. Marié, deux enfants. Ingénieur informaticien. Il travaillait chez Larieus, une société d'informatique dans le sud de Paris. Et puis il y a trois mois, il a été licencié ! Mesure d'économie oblige. Tu parles ! Profit oblige ! Larieus a été rachetée. Et là, tout à coup, il a fallu améliorer les résultats. Mais ils étaient bons ! Non ! Il a fallu augmenter le profit, tout de suite...

– Si ça marchait si bien, elle n'aurait pas été rachetée !

– Si ça marchait si mal, il n'y aurait pas eu un bon Samaritain pour la reprendre ! En tout cas, aujourd'hui Paul est perdu ! Sa femme l'a quitté, il s'est mis à boire, il n'a plus de toit...

– Ou peut-être dans une autre chronologie...

– Peut-être, je n'en sais rien, on s'en fout, le résultat est là !

Alice est revenue. Contrairement à son habitude, elle se contente d'écouter. Et Arthur continue.

– Si on prend la peine de regarder tout simplement la vie de tous les jours, celle d'individus de condition moyenne, ni pauvres, ni riches, on aperçoit une évolution effrayante, un changement radical, sournois et, surtout, très défavorable à la majorité des citoyens. Des quantités de sans-abris ont un emploi stable, à

temps plein... Cherchez l'erreur ! Leur rémunération est trop faible par rapport aux prix des locations ! Quelqu'un trouve-t-il normal qu'un emploi à temps plein ne permette pas de se loger ? Le pire, c'est que les auteurs de cette évolution ont créé un cercle infernal formé des mondes financier et politique, dans lesquels ils font en sorte que le crime leur profite, à tous ! Qui peut donc lutter contre cela ? Qui a intérêt à ce que ça change ? Qui se lancera dans la politique par conviction et non pas par goût du pouvoir, de la gloire, et pour y faire carrière ?

Et la discussion continue...

Alice est paniquée par l'état d'esprit de son fils qu'elle voyait déjà en haut de l'échelle sociale. Mais, coutumière des sentiments paradoxaux, elle ne peut réfréner une admiration devant sa verve, son engagement, son courage aussi. Car elle se l'avoue, il lui aurait été plus facile de suivre la voie qu'elle lui a tracée.

Quand ils se quittent, très perturbée, elle est rattrapée par la déception, un sentiment d'énorme gâchis. Elle en veut à tous ces gens qui ne sont pas capables de s'en sortir, d'avoir entraîné vers le bas son fils pourtant appelé à un si brillant avenir. Elle s'assoupit enfin.

...

Le lendemain, elle traîne devant son petit déjeuner. Un souvenir lui traverse l'esprit. Elle avait suivi, il y a quelques années, un cours d'économie destiné à mieux armer les cadres supérieurs de son entreprise. Il s'était produit un incident qui n'avait pas eu grande importance à ses yeux. Le consultant qui officiait expliquait que « l'économie, c'est comme un

chauffage central : ça peut tourner en circuit fermé. C'est l'argent qui fait l'argent... ». « Bigre ! » s'était écrié un des stagiaires, et il avait interpellé l'intervenant par une question bien saugrenue. « Et de quoi vivent les fourmis ? ». « Quelles fourmis ? », avait demandé le formateur. « Vous, nous, moi... » avait répondu l'impertinent. Un trouble avait suivi, que le ricanement niais du prétendu professeur d'économie avait contribué à renforcer. Ou bien il n'avait pas saisi, ou bien il voulait couper net un éventuel débat sur un sujet contrariant sa théorie.

Jamais elle n'avait repensé à cet incident avant ce jour. Ç'aurait pu être un déclic pour Alice et pour les autres... Mais le confort du métier et de la vie les avait endormis à nouveau. « Avec un tel état d'esprit, ne va-t-on pas dans le mur ? » se demande-t-elle rétrospectivement.

Mais le naturel revient au galop<sup>2</sup>... Fatiguée à cause de sa nuit trop courte, elle marmonne.

– Quel idiot cet Arthur ! J'ai tout donné pour lui, pour en arriver là... Le voilà fourré dans je ne sais quel mouvement ! Qu'est-ce que j'ai fait pour qu'il vire ainsi ?

– Bonjour Madame, puis-je me permettre ?

Elle sursaute... Elle n'a pas vu qu'Hélène, la femme de ménage, vient de pénétrer dans l'appartement. Gênée d'avoir été surprise parlant toute seule, elle cherche à se justifier.

---

<sup>2</sup> L'expression « chassez le naturel, il revient au galop », est tirée de la pièce « Le Glorieux » (1732) de Philippe Néricault dit Destouches. Destouches s'est inspiré de l'idée du poète latin Horace (vers 50 avant J.-C.) « *Naturam expelles furca, tamen usque recurre* ». Horace, « Épîtres I » (Livre I, Épître X, v.24)

– Bonjour. Oui, bien sûr, entrez. Je suis très en colère après mon fils.

Hélène ne réagit pas. En quête d'une personne qui la soulagera en se contentant d'opiner du bonnet, Alice poursuit.

– Il cherche des diversions. Il est trop intelligent et s'ennuie probablement dans ses études. Alors il s'invente des sujets pour faire « intellectuel de gauche ».

– Ah bon !

– C'est tout ce que ça vous inspire ?

– Oui ! Rien d'autre... D'ailleurs, je ne connais pas votre fils.

Sur ce, elle tourne les talons et se met au travail en soupirant intérieurement.

Alice est gênée par ses propres répliques. Elle a horreur de se sentir ridicule et dans ce bref échange, elle a conscience de l'avoir copieusement été. Elle réalise que l'énervement que lui provoque l'attitude de son fils lui donne un comportement de pimbêche. Perturbée, elle part un peu plus tard qu'habituellement au travail.

Quelques jours passent sans qu'elle ait l'occasion de croiser Hélène. Élément nouveau, elle se sent mal dans son travail, tellement Arthur la perturbe. Elle est d'autant plus exaspérée par les activités de son fils, qu'il paraît très heureux et équilibré. Elle désespère donc que cela lui passe rapidement.

Elle s'en ouvre à Raphaël.

– Tu ne peux pas gérer la vie de ton fils ! Il est adulte, et c'est bon signe qu'il se comporte de façon indépendante, qu'il se tourne vers les autres !

– Il n'est pas si indépendant que cela, je te rappelle qu'il vit chez moi !

– Est-ce un regret ?

– Pas du tout ! Pourquoi dis-tu cela ?

– Parce que c'est le sentiment que tu donnes, que tu lui donnerais si, d'aventure, vous veniez à en parler...

– Je ne sais plus où j'en suis...

Elle soupire profondément. Raphaël lui prend la main.

– Tu sais, on devrait penser à faire une petite escapade pour te changer les idées. Et puis, peut-être pourrais-tu parler de ces sujets avec d'autres personnes.

– Pourquoi d'autres personnes ?

– Pour te donner plus de possibilités d'en discuter avec lui.

– Je ne comprends pas !

– Ton avis est trop tranché sur ses préoccupations. Tu manques d'ouverture ! Dès que vous parlez, tu te fâches et...

– Mais pas du tout ! C'est lui qui s'emporte tout de suite !

– Je n'ai pas le même regard que toi sur la question. Il argumente, ça t'ennuie, et tu te fâches.

– Alors ça c'est un peu fort ! Tu es de son avis maintenant !

– Je ne le pense pas ! Mais je ne m'enferme pas dans une bulle de convictions étriquées et parfois fort paradoxales, il faut bien le dire...

– Je n'en crois pas mes oreilles... Jamais...